



TRAVIATA, d'après *La Traviata* de Giuseppe Verdi, mise en scène de Benjamin Lazar. Une fête tout droit sortie d'un rêve opiacé.

Culture

Une jeune génération de comédiens et musiciens donne un second souffle aux grands classiques du répertoire lyrique en les adaptant, entre respect et irrévérence.

L'OPÉRA EN LIBERTÉ

musique

Il y a deux façons de voir *la Traviata*. L'une dans le volume immense de l'Opéra Bastille, dans les lointaines hauteurs du poulailler à plusieurs dizaines de mètres de la scène (à moins que vous ayez pu déboursier la centaine d'euros que coûte une place au parterre). L'autre dans l'écrin délabré-chic du théâtre des Bouffes du Nord, en plein Barbès. Dans les deux cas, vous n'assisterez pas au même spectacle, et ce pour deux raisons. À Bastille, vous entendrez la partition du chef-d'œuvre de Verdi interprétée à la virgule et à la double croche près. Du haut de votre perchoir, les amours et les affres de la courtisane souffrant de tuberculose pourront néanmoins vous paraître étrangers : la voix vous parvient, certes, mais impossible de distinguer le moindre trait du visage, ni même les costumes avec précision. *La Traviata* ressemble à une poupée animée d'où s'échappe un chant déchirant.

INVENTIVITÉ ET FANTAISIE

Aux Bouffes du Nord, c'est tout autre chose. Pour commencer, *Traviata* s'y pare d'un sous-titre : *Vous méritez un avenir meilleur*. De quel avenir s'agit-il, celui du personnage, ou celui de tout un genre musical parfois figé dans ses codes ? La question est permise face à un spectacle où l'invention est la règle. La partition de Verdi n'est plus qu'un canevas, ainsi que le livret de Francesco Maria Piave. Sur scène, musiciens, chanteurs et comédiens se mêlent, adieu la séparation entre la scène, la fosse d'orchestre, et la salle, avec le chef d'orchestre en grand ordonnateur. Les spectateurs du premier rang ont même les pieds directement sur le plateau. De quoi laisser difficilement indifférent aux espoirs et aux angoisses d'une *Traviata*

PASCAL VICTOR/ARTCOMART



qui tantôt se moque de ses amants – « *Oh, ça, c'est Dumas qui me l'a offert, il est gentil, mais un peu du genre à s'écouter parler, tu vois* » –, tantôt célèbre sa liberté dans une fête tout droit sortie d'un rêve opiacé. On n'entendra pas des vocalises impeccables, le chant n'est pas toujours parfait. Mais pour les créateurs de cette *Traviata* revisitée, ce n'est pas l'objet.

ACCEPTER UNE FORME D'IMPERFECTION

« *On demande à tout le monde, aux artistes comme aux spectateurs, d'accepter une forme d'imperfection* », explique Florent Hubert, l'arrangeur et cocréateur de cette *Traviata*, avec le metteur en scène Benjamin Lazar et la comédienne et chanteuse Judith Chemla. « *C'est une situation inconfortable, notamment pour les musiciens : la perfection et la réussite du spectacle ne tiennent plus uniquement à "jouer juste". Il leur faut s'impliquer davantage*

un dialogue parlé. Jouer de ces différents registres est une façon d'éveiller l'attention du spectateur. » Florent Hubert vient du monde du jazz et ne se prive pas de mélanges étonnants mais toujours intelligents dans ses arrangements : violon et violoncelle côtoient accordéon, trombone et clarinette, ainsi qu'un piano, auquel viendront s'asseoir certains personnages, à tour de rôle. De quoi passer en un tour de main d'un univers classique à celui, plus populaire et festif, de la fanfare. « *Quand on va à l'opéra, du moins si on est un habitué du répertoire, on sait d'avance ce qu'il va se passer. Nous voulions renouer avec la surprise, avec ce sentiment d'émerveillement quasi enfantin qui prend le néophyte devant ce spectacle total où la musique se mêle au théâtre* », précise-t-il.

Traviata n'est pas une première. En 2014, Florent Hubert participait déjà à un *Crocodile trompeur* inspiré du

Debussy, et *Une flûte enchantée* (2010), d'après Mozart, ont contribué à faire des Bouffes du Nord un lieu de création à la fois exigeant et accessible. Un travail qui ne cesse de faire des émules, directement ou non.

L'ORIGINAL COMME SOUVENIR

La compagnie allemande Hauen und Stechen n'hésite pas, depuis sa création en 2012, à s'emparer des opéras comme de boîtes à outils. Après « trois études » autour de Puccini, le collectif s'attaque à un tube du répertoire, *Carmen*, de Bizet. Une douzaine de personnes sur scène chantent, parlent et jouent dans un partage ludique des rôles. « *L'opéra est un divertissement, il faut retourner à cet état d'esprit* », affirme Louis Bona, l'arrangeur musical. Le livret est là, mais « *questionné* », explique-t-il : « *La liberté de Carmen se limite-t-elle vraiment à changer d'homme comme de robe ? À l'époque de Bizet, c'était une provocation, aujourd'hui, la subversion se trouve peut-être ailleurs.* » La musique reprend les articulations et les principaux airs de l'original, mais « *comme des souvenirs, ou des fantômes.* »

Quand les grandes œuvres du répertoire lyrique hantent les créateurs contemporains, cela donne parfois des objets aussi poétiques que singuliers. Le metteur en scène et directeur du Nouveau Théâtre de Montreuil, Mathieu Bauer, s'est penché sur le *Château de Barbe-Bleue*, l'unique opéra de Bartók, pour en créer une variation autour de la mélancolie et des larmes. Dans *les Larmes de Barbe-Bleue*, on retrouve Judith, la dernière femme du châtelain, dans un solo porté par une partition originale, inspirée de celle du compositeur hongrois. « *Bartók a toujours ancré sa musique dans le folklore, dans les traditions populaires. J'aimerais retrouver cet ancrage au théâtre, mais une certaine école de l'attention portée exclusivement au texte nous coince dans le respect du sens et sa rythmique. À l'opéra, la musique prend en charge les tensions, les émotions : c'est plus immédiat*, explique Mathieu Bauer. *Je me suis emparé d'un matériau pour réfléchir à une question qui me semble essentielle, celle des passions et des émotions. Aujourd'hui, on ne se passionne plus pour les choses, on veut juste les posséder.* » Une façon de rendre à un public parfois blasé l'enthousiasme des premières fois. ♡ VICTORINE DE OLIVEIRA



LES LARMES DE BARBE-BLEUE, porté par une partition originale, avec Évelyne Didi.

À VOIR

Les Larmes de Barbe-Bleue, à la Pop, péniche 32-34 quai de la Loire, Paris XIX^e, du 7 au 10 novembre.

Notre Carmen, au théâtre de l'Athénée-Louis-Jouvet du 9 au 19 novembre.

La Traviata, du 2 au 28 février 2018 à l'Opéra Bastille, Paris XII^e. www.operadeparis.fr

Traviata. Vous méritez un avenir meilleur, en tournée : à Grenoble, du 6 au 10 février 2018 ; Besançon, du 27 février au 3 mars ; Cergy-Pontoise, du 8 au 10 mars ; Lille etc. www.theatre-contemporain.net

physiquement, puisqu'ils évoluent parmi les chanteurs, debout, en connaissant leur partition par cœur. Nous voulions retrouver ainsi une forme de naïveté, d'immédiateté, sans toutefois dénaturer l'histoire », ajoutait-il. Benjamin Lazar abonde : « *C'est comme assister à une répétition. Dans l'opéra traditionnel, on passe par différents stades : les répétitions avec piano, puis avec orchestre, les chanteurs "marquent", c'est-à-dire économisent leur voix, parlent... Nous avons voulu montrer tout cela en même temps, de façon à créer une véritable émotion quand soudain la musique surgit après*

Didon et Énée, de Purcell, aux côtés de Jeanne Candell, de Samuel Achache, et d'une certaine Judith Chemla. Début 2017, la troupe se retrouve autour d'un *Orfeo. Je suis mort en Arcadie*, d'après Monteverdi. On y voyait Orphée se disputer avec ses frères Pan et Amour l'attention d'une *mamma* aux airs felliniens, quand le chien Cerbère et le passeur Charon partageaient leur ennui de garder les Enfers. Le précurseur et inspirateur de ces adaptations n'est autre que le metteur en scène britannique Peter Brook, dont les *Impression de Pelléas* (1992), d'après *Pelléas et Mélisande*, de

Les arts à la fête aux Notes d'automne

Pour sa neuvième édition, le festival créé par le pianiste Pascal Amoyel fait dialoguer musique, écriture et peinture.

festival

Pascal Amoyel est un pianiste virtuose... que vous verrez assez peu courir en soliste les scènes françaises ou étrangères, ses programmes de récitals éculés sous les doigts. Son truc à lui, ce sont plutôt les histoires. Aussi se produit-il moins en concert qu'en spectacle. Dans *le Block 75*, il revenait aux côtés de sa compagne, la violoncelliste Emmanuelle Bertrand (photo), sur les souvenirs de deux musiciens rescapés d'Auschwitz. *Le jour où j'ai rencontré Franz Liszt* parcourait la vie du compositeur et pianiste de génie, quand le *Pianiste aux 50 doigts* rendait hommage à un autre Hongrois, György Cziffra. Sur scène, Pascal Amoyel aime « *montrer la vérité qu'il y a derrière l'esthétique* », ce qui passe par la métamorphose du pianiste en conteur.

DE VAN GOGH À ZARATHOUSTRA

C'est dans ce même esprit qu'il a créé, il y a huit ans, le festival Notes d'automne qui se tient chaque année au Perreux-sur-Marne, où la musique dialogue avec la littérature et la philosophie en réunissant musiciens, comédiens et auteurs. « *La musique prend un autre relief lorsqu'elle est mise en valeur par un texte, un contexte. Cela crée une intimité avec le spectateur qui n'a plus rien à voir avec la performance d'un seul face au public*, explique Pascal Amoyel. *Le travail de diction, d'articulation, des comédiens ressemble beaucoup à celui des musiciens ; c'était une évidence de les réunir.* » Cette année, un week-end entier



À VOIR

Notes d'automne, du 13 au 19 novembre, Le Perreux-sur-Marne (94) festivalnotesdautomne.fr/2017/

est consacré à la peinture avec des spectacles autour de Chagall, Van Gogh ou Picasso. Le jazzman Erik Truffaz croise Sandrine Bonnaire ; le *Zarathoustra* de Nietzsche ou les *Fleurs du mal* de Baudelaire sont sources d'inspiration. Une vraie note d'originalité ! ♡ VICTORINE DE OLIVEIRA

MUSIQUES DU MONDE

GOCHAG ASKAROV ET PIERRE DE TRÉGOMAIN **Mugham Souls**



Le premier est au mugham azéri ce que Nusrat Fateh Ali Khan fut au qawwali pakistanais : un jeune interprète d'exception, exprimant l'extase soufie avec virtuosité et passion. Le second, chanteur de jazz singulier à la voix de contre-ténor, est un aventurier de l'improvisation. Inédite, la communion de leurs vocalises habitées est des plus étonnantes. Surtout quand le jazzman oppose aux vers azéris ses compositions en anglais ou en français. Mais leur ferveur transcende les langues et donne du sens à ces échanges poétiques et émouvants. ♡

Felmay/Orkhëstra, 22 €.

MIGHTY MO RODGERS ET BABA SISSOKO **Griot Blues**



Comme d'autres avant eux, le bluesman américain et le griot malien remontent aux sources africaines du blues, jusqu'au cœur de la tradition mandingue. Et ils en reviennent ensemble, pour mieux remonter le fleuve Mississippi jusqu'à Chicago. Car les chants mandingues, tambour tamani, luth n'goni et autres instruments ramenés dans leurs bagages servent surtout ici à raviver le groove urbain du « tout-puissant » Mo, toujours aussi exubérant. Le dialogue n'en est pas moins généreux, gorgé de *feeling*. ♡

One Root Music/Socadisc, 15 €.

ANNE BERTHOD

MUSIQUE MATIN, CLÉMENT ROCHEFORT

Le 7/9 de France Musique le samedi À 7h40, la chronique de Thierry Hillériteau du magazine *La Vie*

En partenariat avec

france musique Vous allez la doré ! + 7 webradios sur francemusique.fr